

PARLER

ISABELLE

COMME TU

PANDAZOPOULOS

RESPIRES

RAGEOT

Cet ouvrage a été imprimé sur un papier issu de forêts
gérées durablement, de sources contrôlées.



Design de couverture : © AkuMimpi
© photos : Augustinus Nathaniel et Rolf Neumann/Unsplash

ISBN : 978-2-7002-7541-4

© RAGEOT-ÉDITEUR – PARIS, 2021.
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Loi n° 49-956 du 16-07-1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

à LBC.

« ... peur de n'être pas conforme, peur de ne pas être acceptée dans sa différence, peur de ne pas être aimée. Derrière les mots bafouillés existe, me semble-t-il, cette terrible interrogation : si je me dis telle que je suis, m'accepterez-vous ? »

J. Rey-Lacoste
Histoire d'un bégaiement

Disparitions

1.

Le soleil a disparu à l'horizon. Ne reste plus qu'une bande de lumière dorée bordée de nuages qui virent au bleu et sur lesquels se détachent les branches noires des arbres. On dirait une foule de bras levés adressant au ciel des prières éperdues. J'ai des drôles de pensées, un peu extravagantes, sans doute à cause de la nuit qui s'étend. Du fouillis des fougères en contrebas de la route monte une humidité qui mord crûment mes chevilles. Quelques grenouilles se sont mises à chanter. C'est étrange, un peu lugubre, sans doute le début des amours. D'y penser me fait presque pleurer. Je me mords les lèvres, j'arrive à me faire mal, mes yeux resteront secs. J'avance. Je vais y arriver. Il y a bien deux heures que je marche. J'ai peur. Je me mets à chanter. Et puis je renonce. La nuit est déjà là.

Partie au petit matin sans crier gare et sans un mot. Je suis montée dans le train pour Paris. C'était

facile, plus que je ne l'aurais cru. Aucun contrôleur ne m'a arrêtée. Arrivée dans la capitale, j'ai pris le métro, changé de gare et je suis montée dans un autre train, direction Clermont-Ferrand. La route est longue mais je la connais bien. C'est à Nevers que c'est devenu plus compliqué, j'aurais dû m'en souvenir, il n'y avait pas de bus pour Château-Chinon les veilles de jours fériés. J'avais encore quelques euros sur mon forfait. J'ai appelé mamie Lise. Elle n'a pas répondu. Ma mère avait laissé des tas de SMS, j'ai refusé de les lire, j'ai éteint mon portable. Et puis je l'ai rallumé. Mamie ne répondait toujours pas. Et c'est comme si elle avait commencé à m'engueuler de loin.

— *Une fugue ? T'as pas honte ?*

C'est à ça que je m'attends. Et puis j'imagine qu'elle va me prendre dans ses bras, qu'on ira dans sa cuisine pour partager la soupe. Je la laisserai prévenir mes parents. Je ne veux pas penser à leur inquiétude, j'ai besoin d'avancer.

Je finis par me poster sur le bord de la route. Je tends le bras, pouce levé, je me rends, je n'en peux plus, tant pis... J'entends ma mère hurler que c'est n'importe quoi. Je l'ignore. Ma main tremble, il fait froid.

Une biche surgit des bois. En quelques bonds, elle est au milieu de la route, s'arrête net, ses yeux jaunes brillent comme deux pierres précieuses,

elle s'est tournée vers moi, une rencontre furtive, le temps d'un battement de cils. Je ne sais d'elle ou de moi, laquelle est la plus irréaliste. Je suis en pleine forêt. Il n'y a pas de réseau. C'est tellement improbable que ça me fait sourire.

Une camionnette grise finit par apparaître à l'horizon. Je lui fais de grands signes. Elle sera bientôt à ma hauteur. *Corancy*, je me répète, *Corancy*, ma bouche forme les sons ; je m'entends même les dire. Je suis prête.

La vitre de la voiture descend. J'aurais préféré une berline familiale et une femme plutôt que ce gros chauve qui me fixe, la cigarette aux lèvres.

— Où qu'c'est que tu vas ?

Rien ne sort.

Co-ran-cy.

Trois syllabes qui se bousculent, trois cailloux qui pèsent sur ma langue. Je ne réponds rien. Il doit prendre mon silence pour de l'incertitude. J'ai l'air d'une fille paumée... disponible... *Corancy*... Tous les efforts rivaient sur la première syllabe, rien à faire, le [k] de *Corancy* reste au fond de ma gorge. Je hausse les épaules. Je fais de grands gestes. Le type sourit. Il se penche et ouvre la porte de la camionnette. Petit coup d'œil complice.

— Allez monte !

— Co...

Je recule. Il insiste.

— Je te fais quand même pas peur ?

Prise d'une brusque intuition, je me retourne et je me mets à courir. Vite. Partir. Loin...

Sa voix qui traverse les fossés, me suit à travers bois

Sale petite pute !

Il fait rugir son moteur, les pneus crissent, il accélère, s'éloigne, mon cœur cogne, je tends l'oreille, plus rien

mordre l'intérieur de ma bouche, reprendre mon souffle, dans ma course, dans les bois, j'entends le son de ma voix, *Corancy, Corancy, je vais à Corancy.*

Je vais me perdre, je suis si loin et bien plus seule encore.

Je reviens sur la route et je reprends la marche. Un pas puis l'autre. *Corancy*, même si j'y passe la nuit, je vais y arriver, *Corancy*, un pas puis l'autre.

Je me dis que pour une fois, d'être bègue, au lieu de me pourrir la vie, ça me l'a peut-être sauvée.

J'aime ces idées qui viennent à contretemps. Elles me font du bien. Je ris un peu et de plus en plus fort, la forêt me renvoie mes rires en écho comme si le monde entier se réjouissait avec moi.

Je suis bègue... Ras-le-bol de me réduire à ça.

Je suis bègue, je le serai toute ma vie.

Je suis bègue mais qu'est-ce que je suis d'autre ?

Quel vertige... je ne sais pas.

Non plus ce qui m'a conduite là, toute seule, sur cette route.

J'ai rendez-vous avec les ombres.

Que veulent dire ces phrases qui me traversent ? J'ai l'impression que quelqu'un à l'intérieur de moi en sait plus que moi-même. Ces mots ne m'appartiennent pas. Ils passent et s'en vont, je ne les écoute pas. Je me sens vivante, j'y vais, j'avance, je finirai par comprendre.